

Concert L'ensemble bisontin Schütz et son alter ego de la ville jumelle de Freiburg. Pour le « Stabat Mater » de Dvorak

A chœurs jumeaux rien d'impossible



■ Hier au Grand Kursaal, devant un demi-millier de spectateurs.

Photo Nicolas BARREAU

LE WEEK-END précédent, l'œuvre avait été donnée à Freiburg, la ville allemande unie à Besançon (depuis 55 ans) par les liens du jumelage.

Même « casting » hier au Grand Kursaal, devant un demi-millier de spectateurs. Le Kantatenchor de Freiburg a mêlé ses voix à celles du chœur bisontin Schütz. Autant d'instruments vocaux accompagnés par ceux de la Camerata Academica, venue elle aussi de la cité d'Outre-Rhin.

Imposant, le plateau. Ainsi constitué, il a rassemblé 125 musiciens. Tous dirigés pour la circonstance par le Fribourgeois Wolfgang Failer, à qui le chef du Schütz, Jean Mislin, avait confié sa baguette. Tous accompagnés, c'est le charme de ces partitions du Tchèque Dvorak, par quatre solistes invités. Originaires d'Allemagne (pour l'alto), de Norvège (la soprano), de Suisse (le ténor) et de Pologne (basse).

« Stabat Mater ». Soit : « La mère se tenait debout ». Mère du Christ qui vient de mourir sur la croix. Elle est à ses pieds. Elle pleure, mais ne s'effondre pas.

Les cœurs gonflés

Il y a plus gai, comme « scénario »... Surtout quand on sait que Dvorak le mit en musique en 1875, après avoir perdu sa fille, décédée juste après sa naissance. Et qu'il le compléta en 1877, quand moururent deux autres de ses enfants. Alors sans surprise, le 1er des 10 mouvements commence d'une façon aussi grave que « piano ». Avec l'orchestre seulement. Mais cinq minutes plus tard, le grand chœur donne de la voix, « Stabat Mater dolorosa ». Et embrase la scène de sa splendide ampleur. La soprano lance ses premières notes. Quatre ou cinq rangs au-dessus d'elle, Jean Mislin

fait partie des choristes, tout là-haut à droite.

Deuxième mouvement. La centaine de choristes s'assoit comme un seul homme (dames comprises...). Sauf les quatre solistes (dames comprises). « Quis est homo qui non fleret ». Qui ne pleurerait pas (en voyant une mère accablée de douleurs) ? Se noue alors un dialogue de haute tenue entre l'alto et le ténor. Puis la voix de basse surgit, avec dans le ton comme une invitation à la méditation des spectateurs sur la condition humaine.

Porté par l'orchestre, qui rend une copie très achevée, ce « peuple » de voix déroule l'œuvre avec brio. Comme si Dvorak, à ce moment précis, rassemblait toutes ses forces créatrices pour parvenir à « faire son deuil ».

La suite semble plus sereine. La série finale des « Amen » gonfle les cœurs. De quoi tenir debout.

Joël MAMET